

Pages de journal

Autor(en): **Coret, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 12

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570911>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PREJUGE, VERITABLE COUPABLE

Socialement les homosexuels des deux sexes constituent une lourde charge. La seule solution réside dans l'adaptation à la vie normale. La question ne sera tranchée que le jour où la presse ayant abordé cette situation sous l'angle *scientifique*, l'opinion, étant *enfin* éclairée, aura pu se réformer *elle-même*.

Il faut se souvenir qu'il y a à peine la durée d'une génération, les questions sexuelles étaient l'objet d'un lourd silence. Les maladies vénériennes étaient elles-mêmes qualifiées de honteuses.... Le jour où BRIEUX édita son ouvrage: «Les Avariés» les bonnes gens se regardèrent avec effroi et l'on parla non seulement de poursuites mais même de prison pour l'auteur. Depuis, on a reconnu qu'en ayant osé écrire il avait plus fait contre la syphilis que tous les médecins et pharmaciens réunis, car alors les malades osèrent enfin se soigner.

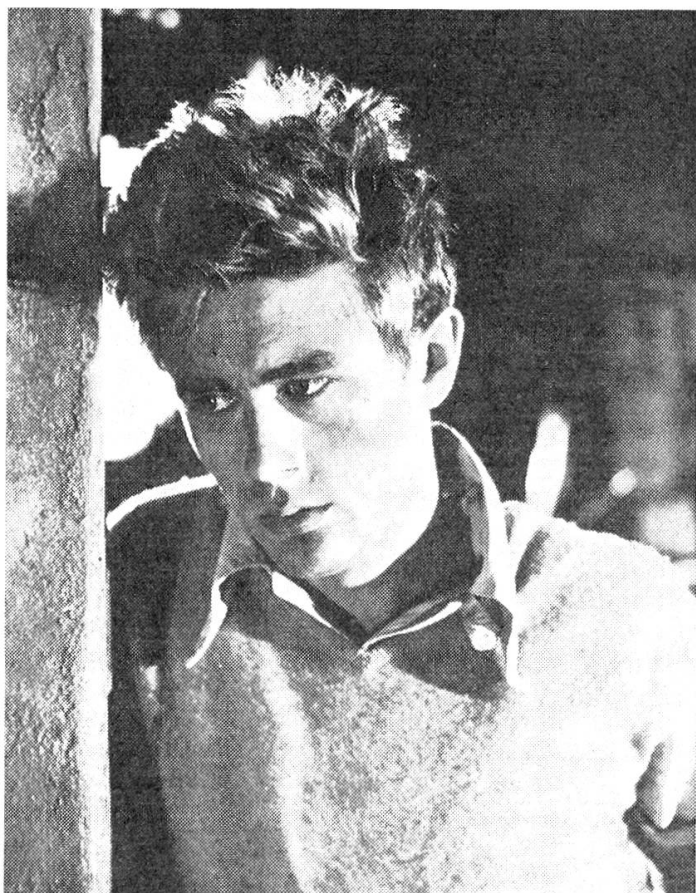
Qu'il en soit ainsi, avec l'aide de tout le Corps Médical, pour l'homosexualité.

Pitié pour eux, moralistes et conformistes, ils ne sont aucunement des vicieux, mais des infirmes psychiques. Incurables, ils ne sont aucunement responsables de leur état et ne peuvent aucunement, par leur seule volonté, s'affranchir de leurs tendances.

PIERRE CORET

Pages de Journal

«L'Age des Gestes et celui de James DEAN».



J'ai passé, voici quelques jours, une soirée fort agréable avec le livre de M. DIDIER GERVAL, «L'Age des Gestes»¹.

C'est un livre simple, les personnages sont traités avec des touches légères, comme extérieures à eux mêmes. En exergue, l'auteur eût pu écrire en manière d'avertissement qu'il ne conclurait pas, que rien ne se passerait qui fût apparemment important, que les personnages n'appartiennent pas à l'armée, aux détenus politiques, aux persécutés, aux filles publiques. Il n'y a pas de bombes, de paysages importants et grandioses, et le souci est visible d'éviter tout ce qui pourrait faire obstacle à notre imagina-

tion. Elle a beau jeu de s'exercer, le livre une fois achevé. Ces personnages neutres vis-à-vis de nous, nous paraissent ainsi parce qu'ils sont innocents, et que nous avons perdu cette possibilité d'innocence. Cette faveur dont leur âge les fait bénéficier nous les rend étrangers. Il nous semble hélas que, réels, nous leur serions indifférents comme si nous habitions une autre planète, et il est possible que nous soyions victimes de leur dédain.

L'auteur a dix sept ans, paraît-il. C'est sans doute pourquoi, de l'uniformité de ce livre, se dégage une fraîcheur et une poésie qui retiennent. Deux collégiens essaient sur eux-mêmes les gestes que le dimanche suivant, ils répèteront sur des jeunes filles. Ces gestes, ils les apprennent l'un par l'autre avec un sérieux touchant. L'auteur est assez adroit pour s'arrêter au moment où ils pourraient être pris à leur jeu. Amants bizarres . . . Amants? il ne l'assure ni ne le dément.

A l'heure où tout adolescent éprouve la montée de la sexualité en lui, c'est l'occasion qui détermine l'objet sexuel au moins temporairement, avant que des événements le confirment dans sa première direction, qu'elle soit norme ou anomalie.

Il n'est pas superflu de méditer ces quelques pages, quand ce ne serait que pour s'imprégner du respect dû à cette période d'attente. Chez nos collégiens, ou plutôt, chez ceux de M. GERVAL, le désir n'a rien de brutal, le sentiment a vite fait de le sublimer. Quelle différence avec les jeunes travailleurs, plus tôt éveillés. L'hésitation quasi sacrée qui prélude aux gestes des deux héros, pourquoi ne l'avons nous perdue? Quel antidote au plaisir systématique et à la recherche morbide, quelle redécouverte du sentiment amoureux.

Cette imagination, comme il est facile de la faire errer sur l'impossible, et ce sentiment amoureux, comme il est aisé d'en faire bénéficier qui ne peut s'en apercevoir, où même un mort, qui ne peut plus le refuser. C'est une tentation bien grande que d'annexer les morts, et une pente naturelle que de se les approprier doublement, en les rapprochant de soi, en détruisant ce qui les éloigne de nous au temps où ils vivaient. Ainsi voilà que ces adulations naissent au sujet de James DEAN, dont la grande chance a été de mourir en pleine beauté. Sa mort était en accord avec ce goût de la vitesse et de l'impossible et même cela, que nous jugions stupide quand il était des nôtres, le transfigure maintenant qu'il n'est plus.

Il s'y ajoute le charme du héros, et un phénomène rare chez ceux de l'écran: cette impression de présence et plus encore, de proximité qu'il donnait au public. C'est justement parce qu'il emportait dans ses films cette insécurité, ce goût du risque, et cette tristesse foncière qui lui étaient personnelles que nous l'avons adopté en même temps que d'autres. Le sentiment de fraternité que nous éprouvons pour lui est fait de notre amour du changement et de notre sens de l'insécurité. Il ne s'agit pas, bien sûr, du même changement ni de la même insécurité. Il y a seulement en lui et en nous ce divorce d'avec la Société, et le sentiment de menace qui s'en ensuit.

D'autres catégories de gens aussi n'échappent pas à ce mirage de James DEAN. Femmes mûres, jeunes filles lymphatiques, ceux qui sont faits en un mot d'attente ou de regrets. Or, qui attend ou regrette plus

que nous? Qui réalise moins que nous aussi que le fait même d'attendre ou de regretter conduit à l'échec. James Dean avait au moins un moyen de sortie: ses rôles. D'autres n'en ont aucun. C'est pourquoi ils s'appliquent à eux-mêmes, avec un sentiment touchant, celui qui a apparemment réussi, et dont la mort prend un tel aspect de départ en fusée qu'on a même cru à une retraite mystérieuse, et à un accident truqué.

Si telle avait été la vérité, nul moyen meilleur pour faire choir l'idole de son piédestal. Ce fut une chance pour James DEAN que de mourir tôt. «C'est le sort de celui que les Dieux aiment», c'est notre lot à nous de rester.

Au moins, puisqu'avancer en âge nous éloigne de la violence, et que le désespoir des enfants du siècle s'estompe avec la jeunesse, il nous est bien permis de nous attendrir un peu sur ce jeune homme. Pas au point, cependant, de penser que, «si nous avions été là . . .» C'est de l'inutile narcissisme, et il n'est pas permis de rêver à ce qui aurait pu être, avec notre généreux sens des miracles.

Le temps, qui est impitoyable, a déjà fait à James DEAN le cadeau royal de la ferveur qui suit sa renommée. A la suite des Rudolph VALENTINO, et de l'AIGLON il laisse aux foules son visage réfléchi, et ce point d'interrogation qu'il semble avoir toujours eu devant les yeux. La réponse impossible qu'il attendait des autres, les autres la réclamaient de lui. C'est toujours le même dialogue de sourds.

Pierre Coret.

1) Buret-Chastel, éditeur.

La Cicatrice

A toi, qui sus changer le cours de ma vie.

Vraiment je ne peux prétendre accuser le destin d'une première désillusion sentimentale. Certes je l'ai déjà éprouvée, mais qui ne l'a pas eue? C'est déjà le passé.

En ce soir de Juin j'étais venu dans ce bar spécial sans autre espoir qu'une soirée passée entre amis à s'amuser sans arrière-pensée; peut-être une aventure, oui, bien sûr . . . Contrairement aux autres samedis la salle était déserte, à part quelques habitués d'un certain âge, donc sans aucun intérêt pour mon orgueilleuse jeunesse, sirotant leur apéritif au son d'un conventionnel piano.

La porte s'ouvrit pour laisser passage à un jeune garçon paraissant tout juste dix-huit ans, le visage régulier surmonté de blonds cheveux fous qui se voulaient taillés en brosse, les yeux rieurs, la bouche sensuelle esquissant un sourire irradiant la sympathie. Selon le rituel du lieu, il marqua un léger temps d'arrêt une fois la porte franchie, autant pour laisser ses yeux s'accoutumer à la pénombre que pour se présenter aux occupants, lui-même parcourut le bar d'un oeil critique. Tout de suite j'avais reconnu Serge, déjà entrevu lors de l'une des sorties effectuées avec la bande d'amis habituelle, à mon retour de la vie militaire, l'hiver dernier. Il tombait à point, je voyais déjà ma soirée gâchée; certainement dut-il penser de même, car il se dirigea sans hésitation vers mon tabouret. Après quelques banalités d'usage sur le «milieu» et son ennui, nos amis,